

Chapitre premier

L'aube se levait sur la Méditerranée et irisait l'écume frémissante du sillage du "Tipasa". Parti la veille de Marseille, le navire faisait route vers l'Algérie, porté par une mer apaisée, après une soirée et une nuit de forte houle.

Yvan Moreau émergea du sommeil et scruta, dans l'obscurité de la cabine, les aiguilles fluorescentes de sa montre. Il était six heures trente. Ses compagnons de voyage occupant les trois autres couchettes semblaient encore endormis et le couloir restait silencieux. Seuls les habituels bruits et vibrations d'un navire en marche se répercutaient le long des coursives. Quelque part dans la cabine une cloison, sans doute mal vissée, émettait de longues et désagréables séries de claquements.

Un peu étonné de se retrouver ainsi en pleine mer, voyageant vers l'Afrique, Moreau, comme dans un film accéléré, revit les événements l'ayant conduit à s'expatrier vers un pays qui lui était inconnu. Circonstances du reste assez banales que ce besoin de nouveauté, cette envie de laisser loin derrière soi la routine quotidienne. Bien qu'ayant à peine atteint la trentaine, Moreau trouvait sa vie bien monotone et presque écrite à l'avance. Un jour qu'il flânait en ville, son regard s'était posé par hasard sur une publicité affichée à la vitrine d'une agence de tourisme. L'image représentait un merveilleux site de l'Est algérien et le texte l'accompagnant en vantait les charmes. Le dé clic avait joué et Moreau, dès cet instant, avait décidé de partir vers cet horizon lointain.

Grâce à sa profession, ingénieur en électrotechnique, la possibilité de travailler outre-Méditerranée lui avait été

assez aisément accessible et, après quelques semaines de démarches administratives, il avait été recruté comme coopérant technique au service de la SONATREL. Derrière ce sigle se cachait la Société Nationale des Travaux Electriques, entreprise algérienne d'Etat, déployant ses activités sur tout le territoire. Son contrat l'affectant au bureau technique de la société, dont le siège était à Constantine, Moreau avait pris contact par courrier avec le directeur qui lui avait fourni quelques renseignements succincts sur les conditions de vie et de travail dans la capitale de l'Est algérien. En particulier, il lui fut indiqué que, l'achat ou la location d'un véhicule étant aléatoire ou même impossible, il devrait, s'il le désirait, importer sa propre voiture. C'est ainsi qu'après avoir roulé toute une nuit pour rejoindre le port de Marseille, Moreau avait embarqué son automobile sur le car-ferry "Tipasa", la veille dans la matinée.

Les trois notes du carillon précédant les annonces aux passagers retentirent, invitant, d'abord en arabe puis en français, les voyageurs de la classe "cabine" à venir prendre leur petit déjeuner au restaurant du bord.

Moreau descendit de sa couchette et écarta les rideaux masquant le hublot de la cabine. Malgré les embruns tachant la vitre, le regard pouvait se perdre dans l'immensité bleu foncé de la mer et dans celle, bleu clair, du ciel.

Ayant rapidement effectué toilette et rasage, Moreau sortit de la cabine, laissant les dormeurs à leurs rêves. Le pont passagers s'anima à présent de la rumeur joyeuse d'enfants jouant à travers le dédale des couloirs et des escaliers, se moquant bien des appels de leurs parents. La salle à manger semblait d'atmosphère plus gaie que la veille car les rideaux roses s'illuminaient sous les rayons du soleil levant.

Sur l'invitation d'un serveur, Moreau prit place à une table déjà occupée par un jeune couple. A leur allure et leur conversation, il était facile de deviner qu'il s'agissait

de coopérants habitués des traversées France – Algérie. Moreau en profita pour s’informer de l’heure d’arrivée du bateau et des formalités à accomplir au port d’Annaba. Ses interlocuteurs semblaient craindre particulièrement la douane et la fouille des véhicules, racontant nombre d’anecdotes plus ou moins savoureuses, du moins pour ceux qui n’en avaient pas été les acteurs. Moreau se tranquillisa en songeant qu’il n’avait emporté dans ses valises que le minimum nécessaire et qu’ainsi la douane serait vite franchie.

Il était presque huit heures lorsqu’il gagna le salon-bar encore vide, continuant à deviser avec ses amis de fraîche date rencontrés à la salle à manger. Lui, Laurent Gaillet, était coopérant culturel, enseignant à l’Université de Constantine depuis cinq ans, elle, Julie, avait simplement suivi son mari. Tous deux se plaisaient suffisamment en Algérie pour désirer y rester quelques années supplémentaires. Ils décrivirent le Constantinois et sa capitale nouvellement dénommée Qacentina par les autorités soucieuses d’arabiser les noms géographiques. Au fil de la conversation, Moreau put se faire une idée, encore floue, de ce qui l’attendait. Ses nouveaux amis, très aimables, lui offrirent de venir loger chez eux au cas où il serait pris au dépourvu à son arrivée à Constantine.

Alors qu’ils terminaient leurs boissons, la voix du commissaire de bord, déformée par des hauts-parleurs nasillards, s’éleva pour informer les passagers voyageant avec leur véhicule que, le débarquement de celui-ci étant effectué par la main-d’œuvre locale, il serait nécessaire de descendre au garage, de déverrouiller les portières et de laisser la clé de contact sur l’antivol.

— Je pensais que nous sortirions nous-mêmes les voitures, s’étonna Moreau.

— Annaba n’est pas Marseille, expliqua Gaillet, il existe suffisamment de dockers pour permettre une telle opération. De plus, le port lui-même n’a pas été prévu, au

point de vue espace et aménagement, pour un trafic de car-ferries si important.

Ils descendirent tous trois vers les ponts inférieurs en empruntant plusieurs escaliers étroits et atteignirent le pont-garage où étaient rangées en files serrées plusieurs centaines de véhicules. Les sautes d'humeur de la Méditerranée, lors de la nuit, n'avaient pas endommagé les carrosseries, les cales de bois placées aux roues ayant rempli leur office. De nombreux passagers s'affairaient autour de leurs automobiles, déplaçant des bagages dans la perspective de la fouille douanière, ou inspectant une mécanique récalcitrante. Malgré l'interdiction affichée, certains mettaient en route le moteur afin d'obtenir la température de fonctionnement correcte, mais ajoutaient ainsi à la pollution de l'air déjà chargé d'odeurs de mazout et aux vibrations de la machinerie toute proche.

Une certaine fébrilité commençait à s'emparer des passagers car l'annonce de l'ouverture du garage automobile indiquait que le "Tipasa" touchait au but. D'ailleurs les flâneurs du pont supérieur, près de la passerelle, pouvaient depuis un moment scruter la côte algérienne qui grossissait régulièrement. En remontant du garage, Moreau perdit de vue ses deux amis. Il devenait malaisé de circuler le long des coursives du navire encombrées, à présent que le port était proche, d'innombrables bagages hétéroclites sortis par leurs propriétaires craignant d'être en retard à la descente du bateau. Des centaines de personnes, souvent des familles algériennes nombreuses, affluaient par les passages communiquant entre les différents ponts. On pouvait reconnaître les habitués des traversées qui, décontractés, portant le minimum de vêtements en prévision de la chaleur régnant à terre et munis, pour tout bagage, d'une petite sacoche contenant les papiers nécessaires aux formalités, s'infiltraient rapidement vers l'unique porte qui s'ouvrirait tout à l'heure sur un long escalier extérieur conduisant sur le quai. Moreau se trouva coincé au milieu

d'un couloir entre un groupe de jeunes déplaçant avec peine des colis mal ficelés et des valises ventruës, et une famille d'émigrés, grands-parents et petits-fils compris, qui regagnaient leur pays natal. Une attente pénible commençait, d'autant plus énervante que l'on savait l'air pur et le soleil tout proches. Des enfants se mirent à pleurer, des hommes à se quereller et tout le monde à transpirer à cause de la chaleur estivale qui, jusqu'alors, avait été atténuée par le frais du grand large.

En approchant de la côte, le navire avait réduit de moitié sa vitesse et, décrivant une très large courbe, s'était présenté devant le port. Les machines avaient été mises au ralenti et les vibrations des structures avaient cessé. Escorté par deux remorqueurs "Chélif", le "Tipasa" pénétra dans le chenal d'entrée. Les voyageurs stationnés sur les ponts extérieurs pouvaient examiner à loisir le panorama offert par une partie de la ville d'Annaba. Au premier plan, et dominés par l'imposante masse du navire, les bâtiments maritimes abritant les services de police et de douane que les centaines de passagers auraient bientôt à franchir, puis les quartiers datant de la colonisation, époque où la ville s'appelait Bône. Des immeubles coquets aux balcons enjolivés de superbes grilles de fer forgé, se dressaient jusqu'aux alentours du cœur de la cité, le cours de la Révolution. Plus loin, l'agglomération partait à l'assaut de petites collines, en se changeant en quartiers résidentiels où les maisons individuelles s'enchaînaient dans la verdure. Ailleurs, des constructions modernes s'intercalaient entre des bâtisses plus anciennes. Enfin, dans le lointain, le contour des monts de Seraïdi se découpait sur le bleu du ciel.

Longeant les quais réservés aux cargos, le "Tipasa" gagna le centre du bassin, en face de la gare maritime, et se mit à pivoter lentement sur place, de sorte qu'après un demi-tour, la proue fût orientée vers la sortie du port. Grâce aux hélices latérales, aucun remorqueur n'était né-

cessaire à la manœuvre qui se poursuit par un déplacement transversal jusqu'à ce que la coque vienne au contact du quai. De solides cordages furent lancés à terre et ancrèrent le navire.

Les passagers tentaient à présent de rejoindre le pont bâbord par lequel s'effectuerait la descente à terre. Une sorte de grande échelle avec rambardes fut levée à l'aide d'une grue et appliquée, avec un angle de quarante-cinq degrés environ, contre la porte de sortie du pont principal. La foule des voyageurs se mit à avancer, très lentement, centimètre par centimètre. Moreau suivit le mouvement. Par malchance il avait choisi un couloir situé à tribord et voyait ainsi son parcours s'allonger sérieusement. La chaleur devenait suffocante par manque d'aération. Des parents devaient tenir leurs jeunes enfants au-dessus des têtes afin qu'ils puissent respirer et qu'ils ne soient pas écrasés par les valises, paquets et bagages de toutes sortes. Une demi-heure plus tard, la porte du bastingage fut enfin atteinte ; Moreau descendit l'échelle et foula pour la première fois le sol algérien. Il remarqua de nombreux policiers surveillant le débarquement. En suivant la procession ininterrompue des arrivants, il pénétra dans un vaste bâtiment faisant office de gare maritime. A l'intérieur, une foule grouillante s'agglutinait en différents endroits dont certains étaient de simples comptoirs et d'autres des guichets vitrés. Trouver, du premier coup, l'ordre exact des formalités à accomplir relevait d'un pur hasard. Les seules inscriptions visibles étaient des panneaux "Police" surmontant certains bureaux. Après avoir hésité et questionné autour de lui, Moreau comprit qu'il fallait se saisir de fiches relatives à lui-même et à sa voiture, les remplir et les présenter aux fonctionnaires ou policiers, en prenant place dans les files d'attente correspondantes. Une heure passa ainsi, au milieu d'une ambiance nerveuse ponctuée d'accrochages entre passagers et personnel du port. Il fallut ensuite attendre un long

moment pour la déclaration de devises et le change de la monnaie française en dinars algériens. Moreau s'inséra alors dans la file aboutissant à la douane. Un policier bien intentionné faisait écarter la foule pour permettre aux femmes et aux enfants d'éviter les aléas de la cohue. Vingt minutes s'écoulèrent avant que Moreau n'atteigne l'entrée de la salle de fouille. La douane passée, sur le coup de midi, il se retrouva à l'air libre. Ne sachant où se diriger pour la suite des opérations, c'est-à-dire la récupération de son véhicule et son passage en douane, il avisa un groupe de voyageurs et s'en approcha. Il apprit ainsi que le retrait des voitures était suspendu jusqu'à quinze heures. A cet instant, il s'entendit appeler et, se retournant, reconnut Julie et Laurent Gaillet. Ils décidèrent de partir ensemble à la recherche d'un restaurant en attendant la fin de la pause des douaniers. Avant de franchir le portail de la gare maritime, Moreau put apercevoir sa Citroën CX, pilotée sans ménagement par un docker et sortant du ventre du "Tipasa" pour rejoindre le parc automobile fermé. Au moins, pensa-t-il, la voiture est-elle en lieu sûr.

Un inextricable embouteillage bloquait toute circulation sur l'avenue parallèle au port. De fait, outre le trafic normal de cette heure de pointe, une centaine de véhicules en partance pour la France, et en attente pour pénétrer dans l'enceinte du port, occupaient une bonne part de la chaussée. Les coups de klaxon s'échangeaient sans répit et sans non plus accélérer la circulation. Ce spectacle étonnant atteignit son comble lorsqu'un train de marchandises, composé de deux locomotives et de dizaines de wagons, apparut au bout de l'avenue, cherchant à se frayer un passage au travers des encombrements automobiles. En cet endroit en effet, la voie ferrée alimentant le port de commerce longeait la façade de la gare maritime. Les conducteurs malencontreusement garés sur le chemin de fer durent jouer les virtuoses du volant pour dégager l'espace nécessaire aux locomotives qui, peu à peu, pro-

gressaient en frôlant ailes et capots de leurs hauts marche-pieds.

Ayant traversé l'avenue avant le passage du train, les trois compagnons empruntèrent une petite rue perpendiculaire qui s'enfonçait au cœur de la ville. Une myriade de gamins se faufilaient entre les piétons, d'autres jouaient au bord du trottoir sans se soucier le moins du monde des dangers de la circulation. Un minuscule restaurant affichait, pour une somme modique, un menu tout à fait correct. Moreau et ses amis s'installèrent à une table, heureux de pouvoir s'asseoir après ces heures d'attente passées debout, dans une chaleur de septembre inhabituelle pour un Français se souvenant plutôt des brumes automnales de son pays.

Pendant le repas la conversation porta sur divers sujets, tous neufs pour Moreau qui ne connaissait de l'Algérie que quelques descriptions hâtivement lues dans un guide touristique.

— Qu'est-ce qui te frappe le plus depuis ton arrivée ? questionna Julie Gaillet en entamant son dessert. Moreau avala un grain de raisin avant de répondre.

— D'abord le nombre impressionnant de policiers accueillant le bateau, ensuite la cohue dans le port et sur l'avenue et enfin la quantité incroyable d'enfants et de jeunes dans les rues.

— Pour ce qui est de la foule, tu seras encore plus étonné à Constantine, ajouta Julie avec un sourire. Là-bas la ville abrite une population très importante, peut-être six cent mille personnes, sur une superficie restreinte. Les rues étroites et pentues n'arrangent d'ailleurs pas la situation.

— Quant au grand nombre d'agents de l'ordre, c'est une caractéristique commune ici, poursuivit Laurent Gaillet. Police et armée occupent une place essentielle dans la société algérienne. Elles sont mobilisées par cars entiers lors de rassemblements de foule pouvant dégénérer à

cause de la jeunesse des participants. Le meilleur exemple est sans doute celui des matches de football. J'ai assisté l'an passé à la rencontre opposant l'équipe nationale algérienne à celle de Chine. C'était au stade du 5-Juillet à Constantine. Plus de cinquante mille spectateurs, essentiellement des jeunes, se serraient sur les gradins. Une haute personnalité originaire de la région, un ministre je crois, était présente dans les tribunes. Le spectacle sportif n'étant pas particulièrement passionnant, on vit alors la masse du public se mettre à scander des slogans revendicatifs du genre : "Donnez-nous des logements !" Cela n'alla pas plus loin et, de toute façon, un service d'ordre très puissant avait été mis en place.

Moreau questionna ses amis sur l'attitude de la police vis-à-vis des étrangers et des Français, en particulier.

— En général, il n'y a pas de problème, rassura Gaillet. Nous sommes assez bien vus. Avec ta belle CX, je parie que tu seras contrôlé plus qu'à ton tour, par simple curiosité !

— Le code de la route est-il le même qu'en France ?

— Oui en théorie, mais tu t'apercevras vite que l'application stricte des règles est souvent impossible, que la signalisation routière n'est pas conforme et que, de toute manière, les Algériens conduisent "à la méditerranéenne" ! Alors prudence, surtout pendant tes premières semaines ici. Je te signale que la limitation de vitesse sur route n'existe pas ; tu vas pouvoir t'en donner à cœur joie mais attention aux enfants, aux ânes, aux chèvres et aux chameaux baladeurs !

Le repas s'acheva sur ces mots et tous trois prirent le chemin du centre ville. Après quelques minutes de marche, ils débouchèrent sur le cours de la Révolution. Formé de deux chaussées parallèles séparées, sur toute leur longueur, par une esplanade piétonne, le site présentait un aspect agréable et animé. Par une de ses extrémités, il atteignait presque le port. Les immeubles à deux ou trois

étages bordant cette sorte de place très allongée prenaient appui sur des arcades qui constituaient de pratiques allées couvertes. Des commerces variés y avaient trouvé refuge, certains d'aspect vieillot, d'autres attirant le regard par une présentation se voulant moderne. Toutes les enseignes étaient rédigées en arabe. Moreau remarqua également des vitrines surchargées de matériels hétéroclites ou dépareillés côtoyant des magasins presque vides. Il s'étonna enfin des nombreuses pancartes fleurissant en particulier sur les appareils électroménagers, telles que "matériel en exposition" ou bien "les marchandises exposées ne sont pas à vendre". Les Gaillet lui expliquèrent alors le problème crucial de la commercialisation des produits manufacturés non fabriqués dans le pays. Le plan "anti-pénurie" entamé depuis peu, et fondé sur un recours massif à l'importation, n'avait pas suffi à éponger la soif d'acheter des familles algériennes, et les téléviseurs, cuisinières et réfrigérateurs s'écoulaient au compte-gouttes et au marché noir, à des prix évidemment avantageux pour les commerçants qui s'adonnaient à ce genre de trafic. Julie illustra ces propos d'un exemple personnel :

— En avril dernier, nous avons cherché un récepteur de télévision en couleurs. Impossible d'en trouver un, et encore moins au cours officiel. Par contre, un marchand des souks de Constantine nous a mis en relation avec une personne possédant ce que nous voulions et disposée à le céder au prix fort, à savoir environ un million de centimes. Nous avons déboursé la somme car la télévision constitue un des rares loisirs en Algérie, et les programmes sont assez intéressants, avec une alternance entre les soirées arabisées et celles présentant des films en français.

Ces réflexions avaient conduit les trois flâneurs près du centre de l'esplanade où, sous un toit de verdure, les terrasses des cafés s'aliginaient les unes à la suite des autres. Ils s'installèrent à une table pour contempler le spectacle de la rue. La quasi-totalité des consommateurs était com-

posée d'hommes, le plus souvent jeunes. Quelques femmes, d'un âge impossible à deviner sous le voile, passaient, un cabas à la main. A certaines tables, d'interminables parties de dominos se poursuivaient devant un verre de thé ou de café. Des mendiants en haillons qu'étaient çà et là leur subsistance quotidienne auprès des âmes charitables. Des petits enfants insouciantes jouaient à la marelle sur les dalles de pierre. Les trois Français semblaient être les seuls étrangers dans cette foule chamarrée et basanée. Quelques badauds les dévisageaient au passage.

Les Gaillet présentaient la particularité de se ressembler à tel point que Moreau les avait d'abord pris pour frère et sœur. Même allure élancée, mêmes cheveux foncés, mêmes traits de visage aux lignes fines. Originaires du Sud-Ouest de la France, ils en avaient gardé l'accent chaleureux aisément reconnaissable. Bien qu'il ne les eût rencontrés que quelques heures auparavant, Moreau éprouvait de la sympathie, sentiment qu'il espérait réciproque, pour ce couple de Toulousains. Il ne se rangeait pas parmi les sensitifs, mais certaines personnes pouvaient lui inspirer, d'office, une sensation de connivence ou, au contraire, de répulsion.

La jeune Française s'attirait maints regards quelque peu envieus car, en cette période de canicule, elle portait une robe légère découvrant amplement ses épaules, et sa silhouette élégante tranchait sur cette foule d'hommes.

Le temps passa ainsi et, vers quinze heures, il fallut regagner le port. Le "Tipasa" avait déchargé toute sa cargaison de véhicules et se remplissait à nouveau pour le retour sur Marseille. Comme cela s'était passé le matin, les voyageurs durent prendre place en de longues files d'attente afin d'effectuer les démarches pour le retrait des voitures : carte grise, titre de passage en douane, assurance-frontière, bon pour la sortie du parc... Moreau fut distancé par ses amis qui, coopérants de longue date, pos-